

LE BRASSARD DE LA PREMIÈRE COMMUNION.

I.

— Maman, que je suis heureux aujourd'hui ! J'aurais voulu que cette journée n'eût jamais de fin !

Ces paroles étaient prononcées par un enfant d'une dizaine d'années, qui se pressait près de sa mère, la comtesse de Kerflac.

— Cher enfant, répondit Mme de Kerflac, les plus beaux jours de la terre passent comme les autres ! Dans le ciel, seulement, nous jouirons d'un bonheur parfait et qui sera éternel !

Alain de Kerflac croisa ses mains sur sa poitrine et dit, en levant ses yeux vers la voûte où commençaient à briller quelques étoiles :

— Comme je voudrais être déjà rendu au ciel !

— Eh quoi ! tu abandonnerais ta pauvre mère ?

— Non maman, vous viendriez avec moi ; car vous savez bien que, pour votre Alain, il n'est pas de bonheur sans vous !

— Avant tout, mon enfant, il faut faire la volonté du bon Dieu ; c'est ce que tu lui as promis en le recevant, ce matin, pour la première fois.

Car, ce jour-là, Alain de Kerflac avait fait sa première communion, à Saint-Pierre de Nantes, son église paroissiale.

Alain était l'unique enfant de la comtesse de Kerflac, veuve et ayant perdu successivement, vers l'âge de huit à neuf ans, trois anges que Dieu lui avait donnés.

Aussi comme il était chéri, Alain ! et cependant il n'était pas gâté, parce que sa mère savait que rien n'est plus pernicieux pour l'enfance, et qu'elle ne voulait pas rendre à son fils ce mauvais service.

Alain était bon, pieux et bien élevé ; il avait été habitué, tout petit, à se montrer charitable et poli ; car la politesse n'est-elle pas la sœur de la charité ?

Il était franc et loyal ; jamais le mensonge n'avait souillé ses lèvres.

Après avoir fréquenté deux années les catéchismes de sa paroisse, Alain fut admis à la première communion.

Il s'y prépara de son mieux, et lorsque, le matin du grand jour, il se présenta au baiser de sa mère, on pouvait dire, en voyant l'air de bonheur et de pitié répandu sur ses traits charmants que c'était un vrai petit ange.

Le soir de cette journée, si bien remplie par les touchantes cérémonies de l'Eglise, l'enfant avait toujours sur les traits le même recueillement.

Il voyait avec peine qu'on lui enlevât les habits qui l'avaient accompagné à la sainte Table.

Lorsque sa mère lui ôta son brassard blanc, il y posa ses lèvres et une larme parut dans ses yeux.